

NICOLAS II GÉNÉRALISSIME.
ARRIVÉE DU TSARÉVITCH AU G. Q. G.
VISITES AU FRONT.

(Septembre à Décembre 1915)

Le grand-duc Nicolas quitta le G. Q. G. le 7 septembre, c'est-à-dire deux jours après l'arrivée de l'empereur. Il partit pour le Caucase, emmenant avec lui le général Yanouchkévitich qui avait été remplacé, peu de temps auparavant, comme premier quartier-maître général des armées russes, par le général Alexéief. Cette nomination avait été très bien accueillie dans les milieux militaires qui fondaient le plus grand espoir sur ce général. C'était lui, en effet, qui avait conçu le plan des opérations de l'automne 1914 en Galicie et il venait de donner, en qualité de commandant en chef du front nord-ouest, de nouvelles preuves de son talent militaire. La tâche qui lui incombait était écrasante, car par suite de l'avance irrésistible des Allemands, l'armée russe se trouvait dans une position très critique et les décisions qu'il fallait prendre étaient d'une exceptionnelle gravité. Dès le début, l'empereur lui laissa la direction absolue des opérations, se contentant de le couvrir de son autorité et d'endosser la responsabilité de ses initiatives.

Peu de jours après que Nicolas II eut assumé le commandement suprême, la situation s'aggrava subitement. Les Allemands, qui avaient massé de grandes forces au nord-ouest de Vilna, avaient réussi à percer le front russe, et leur cavalerie opérait sur les derrières de l'armée, menaçant ses communications. Le 18 septembre, on semblait être la veille d'un grand désastre. Cependant grâce à l'habileté des dispositions qui furent prises et à l'endurance et l'héroïsme des troupes, le danger put être écarté. Ce fut là le dernier effort des Allemands qui étaient eux-mêmes à bout de souffle. Dès les premiers jours d'octobre, les Russes remportaient à leur tour un succès sur les Autrichiens, et peu à peu l'immense front se stabilisait et l'on s'enterrait de part et d'autre.

C'était la fin de la longue retraite qui avait commencé au mois de mai. Malgré tout, les Allemands n'avaient pas obtenu de résultat décisif; l'armée russe avait abandonné un terrain considérable mais elle avait échappé partout à l'étreinte de l'ennemi.

L'empereur rentra le 6 octobre pour quelques jours à Tsarskoïé-Sélo et il fut décidé qu'Alexis Nicolaïévitch repartirait avec lui pour le G. Q. G., car il avait le plus grand désir de faire voir aux troupes le grand-duc héritier. L'impératrice se soumit à cette nécessité; elle comprenait combien l'empereur souffrait de son isolement : à l'une des heures les plus accablantes de son existence, il était privé de sa plus grande joie, de sa famille. Elle savait quel réconfort il puiserait dans la présence de son fils. Mais son cœur saignait à la pensée du départ d'Alexis Nicolaïévitch; c'était la première fois qu'elle se séparait de lui et l'on peut s'imaginer quel sacrifice s'imposait cette mère qui ne quittait jamais son enfant, ne fût-ce que pour quelques minutes, sans se demander avec angoisse si elle le retrouverait vivant.

Nous partîmes le 14 octobre pour Mohilef; l'impératrice et les grandes-duchesses vinrent nous accompagner à la gare. Au moment où je prenais congé d'elle, Sa Majesté me demanda de lui écrire chaque jour pour lui donner des nouvelles d'Alexis Nicolaïévitch. Je lui promis de me conformer scrupuleusement à son désir pendant toute la durée de notre absence.

Le lendemain nous nous arrêtons à Riegitz, où l'empereur voulait passer en revue les troupes qui avaient été retirées du front et qui étaient cantonnées dans les environs. Tous ces régiments avaient pris part à la dure campagne de Galicie et des Carpathes, et leur effectif avait été presque entièrement renouvelé à deux ou trois reprises. Mais, malgré les pertes terribles qu'ils avaient subies, ils défilèrent devant l'empereur avec un élan admirable. Il est vrai qu'ils étaient au repos depuis quelques semaines et qu'ils avaient eu le temps de se remettre de leurs fatigues et de leurs privations. C'était la première fois que le tsar passait en revue ses troupes depuis qu'il en avait pris le commandement; elles voyaient donc en sa personne à la fois leur empereur et leur généralissime. Après la cérémonie, il s'approcha des soldats et s'entretint familièrement avec plusieurs d'entre eux, les questionnant sur les durs combats auxquels ils avaient pris part. Alexis Nicolaïévitch suivait son père pas à pas, écoutant avec intérêt passionné les récits de ces hommes qui tant de fois avaient vu de près la mort. Sa

CHAPITRE XII

figure, expressive et mobile d'habitude, était tendue dans l'effort qu'il faisait pour ne pas perdre un seul mot de ce qu'ils racontaient. Sa présence aux côtés de l'empereur excitait l'intérêt des soldats et, lorsqu'il s'était éloigné, on les entendait échanger à voix basse leurs réflexions sur son âge, sa taille, son expression. Mais ce qui les frappait le plus, c'était de voir que le tsarévitch portait un simple uniforme de soldat, qui ne se distinguait en rien de celui d'un enfant de troupe.

Nous arrivâmes le 16 octobre à Mohilef, petite ville de la Russie blanche, d'aspect très provincial, où le grand-duc Nicolas avait transporté le G. Q. G. deux mois auparavant, au moment de la grande offensive allemande. L'empereur habitait la maison du gouverneur, construite sur la falaise qui domine la rive gauche du Dniepr. Il y occupait au premier étage deux pièces d'assez grande dimension, dont l'une lui servait de cabinet de travail et l'autre de chambre à coucher. Il avait décidé que son fils partagerait ses appartements. On dressa donc le lit de camp d'Alexis Nicolaïévitch à côté de celui de son père. Quant à moi, on me logea, ainsi qu'une partie de la suite militaire du tsar, dans le bâtiment du tribunal de district qui avait été désaffecté pour les besoins du G. Q. G.

Notre vie s'organisa de la façon suivante. L'empereur se rendait tous les matins à neuf heures et demie à l'État-major; il y restait en général jusque vers une heure et je profitais de son absence pour travailler avec Alexis Nicolaïévitch dans son cabinet où, vu le manque de place, nous avons été obligés de nous installer. Le déjeuner avait lieu ensuite dans la grande salle de la maison du gouverneur. Il réunissait chaque jour une trentaine de convives parmi lesquels figuraient le général Alexéief, ses principaux collaborateurs, les chefs de toutes les missions militaires alliées, la suite, et quelques officiers de passage à Mohilef. Après le déjeuner, l'empereur expédiait les affaires urgentes, après quoi, vers trois heures, nous sortions en automobile. Arrivés à une certaine distance de la ville, nous nous arrêtons et faisons à pied une promenade d'une heure dans les environs. Un de nos buts préférés était le joli bois de pins qui entoure le petit village de Saltanovka, où eut lieu, le 29 juillet 1812, une rencontre entre l'armée du maréchal Davout et les troupes du général Raïevsky.¹ Une chapelle commémorative élevée au bord d'un étang, non loin d'un vieux moulin, marque l'endroit qui fut le centre de la résistance des Russes.

Au retour l'empereur se remettait au travail, tandis qu'Alexis Nicolaïévitch préparait dans le cabinet de son père ses devoirs pour le lendemain. Un jour que j'y étais avec lui, selon mon habitude, l'empereur, se tournant vers moi, la plume à la main, m'interrompit dans ma lecture en me disant brusquement :

– Si quelqu'un m'avait dit que je signerais un jour une déclaration de guerre à la Bulgarie, je l'aurais traité d'insensé... Et pourtant ce jour est arrivé. Mais je signe à contre-cœur, car j'ai la conviction que le peuple bulgare a été trompé par son roi et par les partisans de l'Autriche, et que, dans sa majorité, il est resté attaché à la Russie. Le sentiment de race se réveillera bientôt en lui et il comprendra son erreur, mais ce sera trop tard.

Cet épisode montre bien quelle était la simplicité de notre vie au G. Q. G. et l'intimité qu'avaient créée les circonstances extraordinaires dans lesquelles je me trouvais.

L'empereur désirant visiter les troupes avec le grand-duc héritier, nous partîmes le 24 octobre pour l'armée. Le lendemain matin nous arrivions à Berditchef, où le général Ivanof, commandant en chef du front sud-ouest, prit place dans notre train. Quelques heures plus tard nous étions à Rovno. C'est dans cette ville que le général Broussilof avait établi son État-major et nous devons nous rendre avec lui sur les lieux où les troupes avaient été rassemblées. Nous montâmes aussitôt en automobile, car la distance à parcourir était de plus de vingt kilomètres. Au sortir de la ville, une escadrille d'aéroplanes nous rejoignit et nous escorta jusqu'au moment où nous aperçûmes les longues lignes grises des unités massées derrière une forêt. Un instant plus tard nous étions arrivés. L'empereur parcourut à pied avec le tsarévitch tout le front des troupes, puis les unités défilèrent les uns après les autres devant lui. Il fit ensuite sortir des rangs les officiers et les soldats désignés pour des récompenses et leur remit la croix de Saint-Georges.

Quand la cérémonie prit fin, la nuit était tombée. Au retour, l'empereur, ayant appris du général Ivanof qu'un poste de pansement le trouvait à peu de distance, décida de s'y rendre sur l'heure. Nous nous engageâmes dans une forêt épaisse et bientôt après nous apercevions

¹ L'armée française, dans sa marche sur Moscou, occupa le 19 juillet Mohilef, et le maréchal Davout habita pendant quelques jours cette même maison du gouverneur où l'empereur s'était installé avec Alexis Nicolaïévitch.

CHAPITRE XII

un petit bâtiment faiblement éclairé par la lueur rouge des torches. L'empereur, suivi d'Alexis Nicolaïévitch, pénétra dans la maison et s'approcha de tous les blessés qu'il questionna avec bonté. Son arrivée inopinée à une heure aussi tardive, dans un endroit si rapproché du front, causait un étonnement qui se peignait sur tous les visages. Un soldat qu'on venait de recoucher sur son lit, après le pansement, regardait fixement l'empereur et, quand ce dernier se pencha sur lui, il souleva sa seule main valide pour tâter ses vêtements et se persuader que c'était bien le tsar qui était devant lui non une apparition. Alexis Nicolaïévitch se tenait un peu en arrière de son père, profondément ému par les gémissements qu'il entendait et les souffrances qu'il devinait autour de lui.

Nous regagnâmes notre train qui partit aussitôt pour le sud. Le lendemain nous nous réveillâmes en Galicie; nous avons franchi pendant la nuit l'ancienne frontière autrichienne. L'empereur tenait à venir féliciter les troupes qui, grâce à des prodiges de valeur et en dépit du manque d'armes et de munitions, étaient parvenues à se maintenir en territoire ennemi. Nous quittâmes la voie ferrée à Bogdanovka, et nous élevâmes peu à peu jusqu'au plateau sur lequel on avait réuni des détachements de tous les régiments de l'armée du général Chtcherbatchef. La cérémonie terminée, l'empereur, refusant d'écouter les représentations de son entourage, visita à cinq kilomètres des premières tranchées, et dans un endroit que pouvait atteindre le feu de l'artillerie ennemie, le régiment Pétchersky. Nous rejoignîmes ensuite les automobiles que nous avions laissées dans la forêt, et nous nous dirigeâmes vers l'armée du général Létchitzky qui se trouvait cinquante kilomètres de là. Au retour nous fûmes surpris par la nuit; un brouillard épais recouvrait la campagne, nous nous égarâmes et, à deux reprises, il fallut rebrousser chemin. Enfin, après de nombreuses péripéties, nous pûmes rejoindre la voie ferrée, mais nous nous trouvions à vingt-cinq kilomètres de l'endroit où nous attendait notre train !... Deux heures plus tard nous partions pour le G. Q. G.

L'empereur emportait de son inspection la meilleure impression, c'était la première fois qu'il avait pris contact aussi intimement avec les troupes et il était heureux d'avoir pu constater par lui-même, presque sur la ligne de feu, le bon état des régiments et l'excellent esprit qui les animait.

Nous rentrâmes à Mohilef le 27 octobre au soir, et le lendemain matin, Sa Majesté et les grandes-duchesses arrivaient à leur tour au G. Q. G. L'impératrice et ses filles s'étaient arrêtées pendant leur voyage dans plusieurs villes des gouvernements de Tver, Pskof et Mohilef, pour y visiter les hôpitaux militaires. Elles restèrent trois jours avec nous à Mohilef, puis toute la famille repartit pour Tsarskoïé-Sélo, où l'empereur devait passer quelques jours.

Je me suis longuement étendu dans les pages qui précèdent sur le premier voyage que l'empereur entreprit avec le grand-duc héritier. Pour éviter de fastidieuses redites je me bornerai, dans la suite de mon récit, à quelques indications sommaires sur les visites que nous fîmes à l'armée pendant le mois de novembre.

Nous quittâmes Tsarskoïé-Sélo le 9 novembre; le 10 nous étions à Réval où le tsar visita une flottille de sous-marins qui venait de rentrer. Les bateaux étaient couverts d'une épaisse couche de glace qui leur faisait une carapace étincelante. Il y avait là aussi deux submersibles anglais qui, au prix d'immenses difficultés, avaient pénétré dans la Baltique et avaient déjà réussi à couler un certain nombre de bâtiments allemands. L'empereur remit la croix de Saint-Georges aux officiers qui les commandaient.

Le lendemain, à Riga, qui formait comme un bastion avancé dans les lignes allemandes, nous passâmes quelques heures au milieu des admirables régiments de tirailleurs sibériens, qui comptaient parmi les plus vaillantes troupes de l'armée russe. Ils défilèrent d'une allure superbe devant l'empereur, répondant à son salut par la phrase traditionnelle : «Heureux de servir Votre Majesté impériale», suivie d'acclamations frénétiques.

Quelques jours plus tard nous étions à Tiraspol, petite ville à cent kilomètres au nord-ouest d'Odessa, où l'empereur passa en revue des unités de l'armée du général Chtcherbatchef. L'inspection terminée, le tsar, voulant se rendre compte par lui-même des pertes subies par les troupes, ordonna aux commandants des régiments de faire lever la main à ceux de leurs hommes qui se trouvaient dans les rangs depuis le début de la campagne. L'ordre fut donné et c'est à peine si quelques mains s'agitèrent au-dessus de ces milliers de têtes : il y eut des compagnies entières où rien ne remua... Cet incident fit une très profonde impression sur Alexis Nicolaïévitch; c'était la première fois que la réalité lui faisait sentir d'une façon aussi directe toute l'horreur de la guerre.

Le lendemain, 22 novembre, nous nous rendîmes à Réni, petite ville sur le Danube à la frontière de la Roumanie. Il s'y trouvait de grands approvisionnements, car elle servait de base

CHAPITRE XII

aux bateaux qui cherchaient à ravitailler en vivres, armes et munitions la malheureuse Serbie que la trahison bulgare venait de livrer à l'invasion austro-allemande.

Le jour suivant, près de Balta, en Podolie, l'empereur inspectait la fameuse division de cavalerie caucasienne dont les régiments s'étaient de nouveau couverts de gloire au cours de cette campagne. Il y avait là, entre autres, des cosaques du Kouban et du Térék, haut perchés sur leur selle, avec leurs grands bonnets à poils qui leur donnaient un aspect farouche, et leurs longues piques effilées. Comme nous prenions le chemin du retour, cette masse de cavalerie s'ébranla tout à coup, déferla des deux côtés de la route, s'élança au galop, escaladant les coteaux, dévalant les pentes des ravins, franchissant les obstacles, et nous escorta jusqu'à la gare en une ruée formidable où hommes et bêtes s'entrechoquaient et roulaient pêle-mêle sur le sol, et que dominait la clameur rauque des montagnards caucasiens. Spectacle à la fois grandiose et terrible, où se révélaient tous les instincts sauvages de cette race primitive.

Nous ne rentrâmes que le 26 novembre au G. Q. G. après avoir parcouru tout l'immense front russe, de la mer Baltique à la mer Noire.

Vers le 10 décembre, nous apprîmes que l'empereur avait l'intention d'aller visiter les régiments de la garde qui étaient alors ressemblés à la frontière de la Galicie. Le matin de notre départ, jeudi 16 décembre, Alexis Nicolaiévitch, qui avait pris froid la veille et souffrait d'un gros rhume de cerveau, se mit à saigner du nez, à la suite d'un violent éternuement. Je fis appeler le professeur Fiodrof,² mais il ne put parvenir à arrêter complètement l'hémorragie. Nous nous mîmes en route, malgré ce contretemps, car tout avait été préparé pour l'arrivée de l'empereur. Pendant la nuit le mal empira; la température avait monté et le malade s'affaiblissait. À trois heures du matin le professeur Fiodrof, effrayé de la responsabilité qui pesait sur lui, se décida à faire réveiller l'empereur et à demander de rebrousser chemin jusqu'à Mohilef où il pourrait soigner l'enfant dans de meilleures conditions.

Le lendemain nous étions de retour au G. Q. G., mais l'état du tsarévitch était devenu si inquiétant qu'on décida de le ramener à Tsarskoïé-Sélo. L'empereur se rendit toutefois à l'État-major où il passa deux heures avec le général Alexiéef, puis il vint nous rejoindre et nous nous mîmes immédiatement en route. Le retour à Tsarskoïé-Sélo fut particulièrement angoissant, car les forces du malade déclinaient rapidement. Il fallut plusieurs fois faire arrêter le train pour pouvoir renouveler les tampons. Dans la nuit, à deux reprises, Alexis Nicolaiévitch que Nagosny, son matelot, soutenait dans son lit – on ne pouvait en effet le laisser complètement étendu – fut pris de syncope et je crus que c'était la fin. Vers le matin, cependant, une légère amélioration se produisit et l'hémorragie diminua. Nous arrivâmes enfin à Tsarskoïé-Sélo; il était onze heures du matin. L'impératrice, en proie à une mortelle angoisse, nous attendait avec les grandes-duchesses sur le quai de la gare. Avec d'innombrables précautions, on transporta le malade jusqu'au palais. On parvint enfin à cautériser la plaie qui s'était formée à l'endroit où un petit vaisseau sanguin s'était rompu. L'impératrice n'en attribua pas moins aux prières de Raspoutine l'amélioration qui s'était produite, le matin, dans l'état du tsarévitch et elle resta persuadée que l'enfant avait été sauvé grâce à son intervention.

L'empereur resta quelques jours avec nous, mais il avait hâte de repartir, car il voulait profiter du calme relatif qui régnait dans tous les secteurs, pour visiter les troupes et prendre contact avec elles aussi intimement que possible. Ses voyages au front avaient admirablement réussi. Sa présence avait suscité partout le plus grand enthousiasme, non seulement parmi les soldats, mais aussi parmi les paysans qui, à chaque arrêt de son train, accouraient en foule des environs pour tâcher de voir leur souverain. L'empereur était persuadé que ses efforts devaient tendre avant tout à ranimer dans le peuple et dans l'armée le sentiment patriotique et l'attachement à sa personne. Les heures qu'il venait de vivre lui faisaient croire qu'il y était parvenu et ceux qui l'accompagnaient le crurent comme lui. Était-ce une illusion ? Il faudrait bien mal connaître le peuple russe et ignorer totalement combien le sentiment monarchique était profondément enraciné chez le *moujik*, pour ne pas admettre que c'était la réalité.

² Le professeur Fiodrof accompagnait l'empereur dans tous ses déplacements, depuis que ce dernier avait pris le commandement en chef des armées. Les D^{rs} Botkine et Dérévenko étaient restés à Tsarskoïé-Sélo.